

SUR LES RELATIONS D'ÉRASME ET DE LUTHER

Je voudrais dire, sans amitié ni complaisance, tout ce qu'il y a de substance et de nouveauté dans le petit livre sur *Érasme, sa pensée religieuse et son action, de 1518 à 1521, d'après sa correspondance*, que nous donne aujourd'hui M. A. Renaudet¹. Allons droit à l'essentiel : ces pages peu nombreuses, de ton modeste, d'une richesse sans tapage, renouvellent entièrement l'histoire si importante des relations d'Érasme et de Luther, au cours des années décisives 1519, 1520, 1521.

On croyait connaître cette histoire. Les livres ne manquaient pas, qui en retraçaient les grandes lignes. Pour ne parler que de la littérature en français, on possédait dans le livre posthume d'André Meyer, *Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther*², que nous avons naguère signalé dans la *Revue*, un bon précis de ces relations difficiles. Il faut relire ces travaux anciens pour bien mesurer tout ce qu'apporte de nouveau le mince volume de M. Renaudet.

Certes, il bénéficie d'aides puissantes, que n'ont pas pu utiliser ses devanciers. En particulier, de cette admirable édition de l'*Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*³ que procurent, à Oxford, avec un soin, un zèle, un acharnement au travail et à la perfection vraiment sans égal, M. P.-S. Allen et M^{me} H.-M. Allen : on n'en dira jamais assez les mérites ; le tome VI, consacré à la période 1525-1527, vient de paraître ; c'est sur le tome III

1. Paris, Alcan, 1926, 1 vol. de VIII-138 p., in-12 de la *Bibliothèque de la Revue historique*.

2. Paris, 1909, in-8, cf., *Revue de Synthèse*, t. XX, 1910, p. 356.

3. *Oxonii, in typographico Clarendoniano*, t. I, 1906, 1484-1514 ; t. II, 1514-1517 ; t. III, 1517-1519 ; t. IV, 1519-1522 ; t. V, 1522-1524 ; t. VI (1926), 1525-1527.

et principalement sur le tome IV de cette œuvre éminente que s'appuie fortement le travail de M. Renaudet. En même temps, il a pu profiter des travaux récents de Paul Kalkoff, le meilleur connaisseur peut-être, à cette heure, de l'Allemagne politique, religieuse et savante des débuts du xvi^e siècle, et dont les études vigoureuses sur la diète de Worms, tout dernièrement sur Ulrich de Hutten, renouvellent souvent des questions qu'on pourrait croire usées. Son livre de 1919 : *Erasmus, Luther und Friedrich der Weise*, qui a passé à peu près inaperçu chez nous en raison de sa date de publication, est, sur un sujet qu'on trouvait rebattu, un livre vraiment neuf. Mais toutes les richesses documentaires que lui fournissaient les gros volumes d'Allen, les trouvailles intéressantes qu'il rencontrait dans des travaux comme ceux de Kalkoff, M. Renaudet a su les mettre en œuvre avec une connaissance générale du xvi^e siècle qui n'étonne point chez l'auteur de *Préforme et Humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie*¹, ce livre de chevet de tous les historiens qu'intéresse la vie intellectuelle et religieuse de la première Renaissance française.

Érasme et Luther. Ce ne sont pas deux hommes de premier plan, deux premiers rôles qui s'affrontent, un moment se font des politesses et des saluts, puis emportés par leur vanité et par la logique de leurs situations respectives, croisent le fer pour un duel à mort dont Luther sort vainqueur. Vieille façon de se représenter les choses. Érasme et Luther, c'est le conflit tragique de deux esprits, de deux façons différentes de concevoir la vie, la religion et le christianisme.

L'esprit de Luther, on le connaît. D'excellents travaux, tout dernièrement, en ont rajeuni pour nous l'expression et les caractéristiques fondamentales². L'esprit d'Érasme? Il faut lire, dans le petit volume qui nous retient, le chapitre premier, *Philosophie du Christ et réforme religieuse*, pour se rendre compte de ce qu'il représentait. Et aussi de ce fait capital, et trop souvent méconnu, que la pensée d'Érasme, aux environs de 1520, quand s'affirme Luther, dominait et pour ainsi dire préoccupait les esprits de tous les lettrés, de tous les humanistes, de toute

1. Paris, Champion, 1916, in-8.

2. Cf. notre article dans le n° 1 (1926) de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*: *Martin Luther d'après des travaux récents*.

l'élite intellectuelle d'une Europe savante insoucieuse des frontières. On l'a trop perdu de vue, bien souvent. D'une façon générale, le ^{xix}^e siècle a été injuste envers Érasme. Il l'a méconnu. Il a applaudi au succès et rallié la victoire. D'autant plus aisément qu'aucun livre sérieux ne lui fournissait d'Érasme une image vraiment ressemblante et fidèle. Quand on songe que le seul apport de la France pendant cinquante ans à la littérature érasmienne, ce fut la thèse ridiculement superficielle de Feugère, on ne s'étonne plus de certaines lourdes incompréhensions.



Historiquement parlant, c'est un fait qu'Érasme fait figure de vaincu ; Luther et, si l'on veut, Loyola, de vainqueur. Entre la religion réformée, ardemment prêchée par Luther, strictement organisée par Calvin, et ce qu'on peut nommer la forme tridentine du catholicisme, la religion humaniste d'Érasme, sa *Philosophie du Christ*, a subi une éclipse brusque et complète, quelles que fussent les revanches qu'un avenir plus ou moins lointain lui devait ménager. Plus exactement, le schisme, la condamnation de Luther par Rome, la scène décisive de Worms ont sonné le glas des grands desseins d'Érasme. Il ne se proposait pas, faut-il le dire ? d'installer, entre deux religions ardemment dressées l'une contre l'autre, une école de sages nourris de suc antique et de moelle évangélique et conciliant en eux, avec sérénité et par une sorte de miracle, le catholicisme traditionnel, le protestantisme rénovateur et un minimum de rationalisme critique. Il voulait que les hommes d'élite qui s'inspireraient de sa pensée et seconderaient ses efforts prévinsent et empêchassent non pas un schisme meurtrier dont il n'était pas question lorsqu'il commença à formuler ses idées religieuses, bien avant que Luther ne fût né à l'histoire, — mais cette séparation douloureuse de deux esprits qui lui étaient également chers et qu'il voyait faits pour se compléter au contraire, se pénétrer et finalement se confondre dans l'unité vivante d'une « philosophie du Christ » aux possibilités de développement et de transformation indéfinies : l'esprit de libre examen, issu de la Renaissance, et l'esprit d'adhésion respectueuse et confiante au dogme, qui faisait la force traditionnelle et l'unité de l'Église.

Il prêcha, il crut possible, jusqu'à l'heure du schisme, jusqu'à l'échec définitif de ses tentatives de médiation, une réforme spirituelle de l'Église qui permit aux chrétiens de toutes les écoles de se sentir frères, sans antagonismes ni anathèmes, et qui, répudiant les subtilités inutiles, les curiosités superflues, les déductions, interprétations et constructions aussi tyranniques qu'hasardeuses d'une théologie infatuée d'elle-même, fit l'union des bonnes volontés et des consciences droites sur un très petit nombre de formules : sans plus, celles du Symbole des Apôtres, interprétées avec candeur pour ainsi dire, à la seule lueur des textes Évangéliques. Encore devait-on s'entendre sur le rôle et la valeur de ces formules. Il ne s'agissait pas de les expliciter curieusement et de reconstituer ainsi, petit à petit, une théologie toute pareille à celle qu'on prétendait détruire. Moins encore, de river étroitement à leur lettre les esprits supérieurs. Que l'Esprit procédât du Père ou du Fils, ou du Père et du Fils, qu'importait ? L'essentiel, c'était de faire fructifier en soi les dons de l'Esprit : amour, joie, bonté, patience, foi, modestie, et d'entretenir dans son cœur la source vivifiante d'une vie morale spontanée et toujours jaillissante ¹.

Telle fut la pensée que des livres comme l'*Enchiridion Militis Christiani*, l'*Éloge de la Folie*, les *Adages*, les *Colloques* et que de grandes éditions savantes également, comme celle du *Nouveau Testament* pour n'en citer qu'une, avec toute la masse des commentaires, des explications, des controverses qui s'y rattachent — telle fut la pensée qu'Érasme, par toutes ses œuvres, et par toutes les lettres d'une immense et œcuménique correspondance, développa, exposa, enseigna à des centaines et des centaines d'hommes instruits, savants, zélés, bien placés pour agir à leur tour sur les esprits et sur les mœurs, et que les idées érasmiennes ne séduisirent pas seulement : qu'elles enthousiasmèrent vraiment et qu'elles illuminèrent. Cela, encore une fois, bien avant

1. Il est intéressant de comparer avec l'esquisse de M. RENAUDET, le tableau que trace de la religion érasmiennne M. PINEAU dans son livre : *Érasme, sa pensée religieuse*, Paris, Presses universitaires, 1924, in-8, que nous avons signalé ici même (A propos d'Érasme, *Revue de synthèse*, t. XXXIX, 1925, p. 107). — M. Renaudet, entre parenthèse, cite M. Pineau. — Ce dernier s'appuie sur quelques ouvrages d'Érasme : l'*Enchiridion*, les *Adages*, l'*Éloge de la folie* et les *Colloques* à l'exclusion de la correspondance, de toute l'œuvre d'édition et des autres livres de l'humaniste. Il a tendance à moderniser et à pousser au rationalisme, parfois avec un peu d'insistance, la pensée fluide d'Érasme.

1520 et la publication des grands écrits réformateurs de l'Augustin de Wittenberg. C'est pour n'avoir pas vu, derrière Érasme, ce magnifique fond de tableau intellectuel ; c'est pour avoir rétréci l'auteur de l'*Enchiridion* et de l'*Encomium Mariæ* aux dimensions d'un littérateur et d'un latinisant subtil, ingénieux, spirituel pour le temps, égoïste d'ailleurs, peureux et dépourvu de toute envergure si on le met en face d'un Martin Luther ; c'est pour avoir commis cette énorme erreur d'optique que, pendant si longtemps, on s'est mépris à ce point sur ce qui fait la grandeur et la portée d'un tel drame : le conflit de l'Érasmisme et du Luthéranisme, entre 1519 et 1521.



Drame en trois actes, et que M. Renaudet nous décrit avec son intelligence ordinaire des hommes et des choses de ce temps. D'abord, Érasme puissant, soutenu par des centaines et des centaines d'esprits conquis à ses idées, et développant avec force, avec insistance, avec persévérance les thèmes essentiels de sa philosophie du Christ. Puis, c'est le second acte, et le second chapitre du livre de M. Renaudet : le conflit s'engage entre la philosophie du Christ d'une part, la religion luthérienne et l'orthodoxie intransigeante de la Sorbonne et des moines de l'autre. Érasme fait front. Il tente, entre les partis aux prises, d'imposer sa médiation. Il échoue. Et c'est le troisième acte : la défaite d'Érasme, son départ de Louvain, son installation à Bâle, à peu près dans le temps où la mort de Léon X rendait plus douteuse que jamais la victoire de la philosophie du Christ et d'une politique religieuse de conciliation.

Nous n'avons pas l'intention, et il serait vain, de suivre pas à pas M. Renaudet dans une étude dont l'un des principaux mérites est d'être, très strictement et très sûrement, chronologique : les travaux d'Allen permettent aujourd'hui au biographe de la vie intellectuelle d'Érasme d'atteindre une rigueur et une précision naguère insoupçonnées. Qu'on se reporte à ce petit livre, si riche de substance, et qui inaugure brillamment la nouvelle *Bibliothèque de la Revue historique*, heureusement créée afin de recueillir des mémoires trop volumineux pour être publiés en articles. On sera étonné de tout ce qu'il nous

révèle de nouveau sur l'ampleur d'un conflit si longtemps ravalé à de mesquines proportions individuelles. On sera étonné aussi de ce qu'il y a de vivant, et d'actuel, dans le grand drame qui s'est joué à cette époque ; et l'on emportera sans doute de sa lecture cette idée, que n'exprime pas M. Renaudet, attentif à ne point dépasser les données des textes qu'il interprète avec tant de scrupule ; mais elle ressort bien de ces textes eux-mêmes : ce n'était pas le bruyant vainqueur, Luther, mais le vaincu silencieux, cet Érasme qui devait mourir seul, sans le secours d'aucune des religions rivales, dans une Bâle mi-hostile et mi-indifférente, qui avait pour lui l'avenir, notre avenir, et qui représentait vraiment les libres forces de l'esprit soustraites au magistère écrasant des églises. Entre Érasme et les théologiens conjurés de droite et de gauche, ceux de Wittenberg, de Zurich, de Strasbourg et de Bâle comme ceux de Paris, de Louvain et de Rome, c'est un duel à mort, écrivait-il en août 1526, dans une belle lettre à Conrad Pellican, sur l'annonce qu'aussi odieux dans leurs prétentions que les suppôts de Béda, certains théologiens réformés, dont Capiton et Pellican lui-même, s'étaient vantés qu'ils l'obligeraient, bon gré mal gré, à confesser leur catéchisme. *Est mihi cum conjuratis theologis omnibus bellum internecinum* ¹. La phrase aurait pu lui servir de devise, depuis bien des années. Et le vieil homme ajoutait, avec une dignité sereine : on m'arracherait les membres plutôt que de me faire professer quoi que ce soit contre] ma conscience : *et tamen, discerpar membratim, potiusquàm ut profitear aliqua contra meam conscientiam*. Sa conscience, qu'il sauvegardait ainsi contre les amis de celui qui avait sinon prononcé à Worms, du moins professé aux temps de sa jeunesse le fameux *contra conscientiam agere, neque tutum neque integrum* : ce n'était pas seulement la conscience d'Érasme. C'était notre conscience, notre libre conscience de rationalistes modernes.

LUCIEN FEBVRE.

1. La lettre est dans ALLEN, *Opus Epistolarum Erasmi*, t. VI, 1926, p. 382, cf. 1737. Elle est tout entière d'un bel accent : « Capito, in litteris interceptis, scribit me volentem nolentem professurum quod vos. Imo, ne sexcenti quidem Capitones hoc efficiant, ut profitear quod mihi nondum persuasi. Instat terminus ; saltem, hanc conscientiam integram offeram Christo ».